

ter de contentement et de bonheur qu'en vous seul? *Dedisti lætitiã in corde meo* (1) Ah! que d'autres s'applaudissent de la fécondité de leurs terres; qu'ils recueillent avec joie leurs riches moissons, et les fruits abondans de l'olivier et de la vigne: *A fructu frumenti, vini et olei multiplicati sunt* (2). Pour moi, mon Dieu, soit qu'il vous plaise de m'accorder ou de me refuser les dons de la fortune et les jouissances passagères de ce monde, je vivrai dans la paix, content et heureux de votre seul amour: *In pace in idipsum dormiam et requiescam* (3). L'espérance que vous me donnez d'une glorieuse immortalité dans votre royaume, suffit pour combler tous mes vœux et mes plus vastes désirs: *Quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me* (4). Puisse, mes Frères, cette précieuse espérance se réaliser en notre faveur! Pussions-nous être tous éternellement réunis dans le sein de notre Dieu! C'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit. Ainsi soit-il.

(1) Ps. IV, 7.

(2) Ps. IV, 8.

(3) Ps. IV, 9.

(4) Ps. IV, 10.

---



---

## SERMON

SUR LA

**GRANDEUR DES SAINTS,**

POUR

---

 LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.
 

---

*Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat ex omnibus gentibus, et tribubus, et populis, et linguis, stantes ante thronum.*

Je vis une troupe innombrable de toutes nations, de toutes tribus et de toutes langues, qui se tenaient debout devant le trône. (*Apoc. VII, 9.*)

AUCUN mortel ne vit jamais un aussi ravissant spectacle que celui qui s'offrit à l'apôtre saint Jean, lorsque, dans cette admirable vision dont il nous a laissé l'histoire, le ciel s'ouvrant tout entier à ses regards, il contempla l'Agneau de Dieu assis sur son trône, et devant lui la troupe bienheureuse des Prédestinés, ces généreux vainqueurs du monde, de l'enfer et d'eux-mêmes, qui, portant des palmes dans leurs mains et des couronnes sur leurs têtes, tout resplendissans d'une lumière divine, et enivrés de délices immortelles, célèbrent, par des hymnes d'actions de grâces, la gloire de leur triomphe et les ineffables bienfaits de leur Créateur. C'est ce même spectacle, ce spectacle si touchant et caché maintenant aux yeux de nos corps, que l'Eglise nous invite à considérer sans cesse des yeux de la foi. Cette mère féconde de tous les Saints nous montre avec complaisance les honneurs et la félicité dont jouis-

sent déjà ses premiers-nés; et pour réveiller nos espérances, enflammer nos désirs: « Telle est, nous dit-elle, la gloire que le Seigneur réserve à tous ceux qui auront vécu saintement sur la terre: *Gloria hæc est omnibus sanctis ejus* (1). »

Il faut que la sainteté soit quelque chose de bien grand, mes Frères, pour que le grand Dieu de l'univers lui ait destiné de si magnifiques récompenses. Les Saints ont été l'objet de ses pensées éternelles; ils sont le terme, et, après lui-même, la fin de toutes ses œuvres. C'est pour eux qu'il a fait le monde; c'est pour la consommation des Saints que le monde subsiste et que les générations se succèdent. Tous les événemens tristes ou heureux qui occupent l'attention des hommes, qui composent l'histoire des particuliers et des familles, ou qui remplissent les annales des peuples, ces grandes révolutions qui renversent ou relèvent les empires et les royaumes, toutes les vicissitudes, en un mot, des choses humaines, sont ordonnées ou permises pour l'intérêt seul des Elus, *propter electos* (2). Le Verbe incréé s'est fait chair, et les plus divins mystères ont été accomplis pour les Elus. Le souverain Juge ne dressera son tribunal au dernier jour que pour proclamer solennellement la gloire de ses élus, et les venger de leurs ennemis à la face de l'univers. Le ciel, cette auguste demeure du Très-Haut, est le royaume des Elus, préparé pour les recevoir, depuis l'origine des siècles: *Paratum vobis regnum à constitutione mundi* (3).

Redescendons sur la terre, et voyons comment le Seigneur y honore ses Saints. Souvent, durant leur vie, ils ont commandé à la nature, et paru avec une majesté imposante aux yeux des princes et des rois: *Glorificavit illum in conspectu regum* (4). Après leur

(1) Ps. cxliv, 9.

(2) Marc, xiii, 20.

(3) Matth. xxv, 34.

(4) Eccli. xlv, 3.

mort, leurs ossemens ont prophétisé, et leurs cendres ont opéré des prodiges. Tandis que la dépouille mortelle des plus puissans monarques descend dans la corruption du tombeau, et que souvent toute leur gloire y demeure ensevelie avec eux, les restes sacrés des amis de Dieu reposent sur nos autels; leurs images vénérées sont l'ornement de nos temples; leur nom et leur mémoire sont en bénédiction chez tous les peuples fidèles. Nous distinguons les jours de l'année par le culte que nous rendons à chacun d'eux; et le cercle de chaque année ramène un jour plus solennel, où, les réunissant tous dans les hommages que nous leur adressons, comme ils sont réunis dans le bonheur dont ils jouissent, nous célébrons avec transport le souvenir de leurs vertus et la gloire de leur commun triomphe: *Gloria hæc est omnibus sanctis ejus* (1).

C'est ainsi que l'Eglise entre dans le dessein de Dieu, pour honorer ceux qu'il a choisis et qu'il couronne. Puis-je donc mieux entrer moi-même dans l'esprit de cette fête, qu'en consacrant ce discours à la louange de tous les Saints? Mais, hélas! mes Frères, le panégyrique des Saints ne doit-il pas s'attendre à rencontrer aujourd'hui de nombreux contradicteurs dans ce monde, qui se dit encore chrétien, mais qui a cessé en effet de l'être? et l'éloge des héros de l'Evangile peut-il être autre chose, dans ce siècle, que leur apologie? car, jusqu'où l'impiété n'a-t-elle point porté son audace? Non contente de persécuter et de calomnier les disciples de Jésus-Christ pendant qu'ils vivent sur la terre, elle les poursuit jusque dans le ciel même, et les outrage encore après qu'ils sont devenus l'objet du culte et de la vénération publique. A l'en croire, ces Saints que nous invoquons n'ont été que des esprits faibles et bornés, des âmes rampantes et vulgaires; leur piété n'était qu'une superstition puérole; presque toutes leurs vertus (pardonnez si je répète ces blasphèmes)

(1) Ps. cxliv, 9.

se réduisaient à un grossier fanatisme; et si quelques-uns d'entre eux ont mérité des éloges, ils sont restés fort au-dessous des grands hommes dont on lit les actions dans les histoires profanes. Ces reproches nous imposeront-ils? Non, mes Frères, il est trop facile d'en montrer l'injustice. Nous ne nous bornerons même pas à les détruire, en faisant voir (ce qui suffirait) que les Saints ont été des esprits éclairés, des âmes fortes et élevées, des cœurs droits, purs, sensibles, généreux; mais, pour mettre leur gloire dans tout son jour, et confondre à jamais leurs destructeurs, nous entreprenons d'établir et de prouver sans réplique ces deux propositions: la première (écoutez bien, je vous prie) que les Saints ont été les seuls vénérables grands hommes, à l'exclusion de ces génies vantés, de ces héros et de ces prétendus sages que le monde admire; la seconde, que les Saints ont été les seuls véritables gens de bien, à l'exclusion de ces prétendus modèles de vertu tout humaines que le monde canonise. Mais parce que ces deux propositions me fournissent le sujet de deux discours, je me renferme aujourd'hui dans la première, et me contenterai de vous faire envisager les Saints comme les seuls véritables grands hommes (1).

O Eglise triomphante, assemblée des justes parfaits, élite précieuse de toutes les générations et de tous les peuples, cour brillante et immortelle du grand Roi, c'est donc à vous que je dédie et consacre en ce jour les efforts de mon zèle; c'est votre cause que je défends; ce sont vos droits que j'essaie de venger! Puisse, par votre intercession, le Seigneur bénir mon entreprise, et accorder à son indigne ministre ces grâces de force, d'onction et de lumière, sans lesquelles tous nos discours ne sont qu'un vain bruit de paroles, et ne sauraient faire aucune impression dans les cœurs. — *Ave, Maria.*

(1) La seconde partie du discours n'a point été écrite.

## PREMIER POINT.

Quels sont, je vous le demande, mes Frères, les grands hommes vraiment dignes de ce nom? à quels traits devons-nous les reconnaître? n'est-ce pas d'abord à une élévation extraordinaire de vues et de pensées; en second lieu, à la sublimité d'un courage que rien ne peut étonner ni abattre; en troisième lieu enfin, à des actions et à des œuvres grandes et merveilleuses? Si, comme je n'en puis douter, ce sont là les caractères de la véritable grandeur, j'ose dire qu'elle ne se trouve que chez les Saints, ou chez les grands hommes que la religion a formés.

Et pour parler d'abord du premier de ces caractères, c'est-à-dire de l'élévation des vues et des pensées: ont-ils des vues fort grandes et fort sublimes, ceux qui n'ambitionnent rien que de vain, de terrestre et de périssable? Or, que le monde produise ici à nos yeux tous ces héros qu'il nous vante, tous ces rares génies dont il veut que la gloire nous éblouisse: guerriers, politiques, philosophes savans, orateurs, écrivains fameux. A quoi tous ces hommes ont-ils aspiré? quel a été l'objet de leurs pensées, la fin de leurs travaux, lorsque la religion et la foi ne les a pas ennoblis? Les uns se sont précipités au milieu des hasards, ont vécu dans les alarmes, prodigué leurs trésors et le sang de leurs sujets, porté au loin le ravage et la désolation, pour conquérir des provinces, subjuguier des peuples et s'environner d'un fantôme de puissance que la mort allait bientôt faire évanouir. Les autres se sont consumés de veilles pour se faire un nom par quelques progrès dans les sciences humaines, carrière immense dont ils n'ont pu, avec tous leurs efforts, ni atteindre ni même apercevoir les bornes. Les autres enfin ont mis tous leurs soins à faire briller leur sagesse, leur habileté, leur éloquence ou leurs autres talens, sur la scène du monde. Tous ont envisagé comme le suprême bonheur, de pouvoir conserver, après la mort,

une vie imaginaire dans le souvenir des hommes, et de faire encore un peu de bruit sur la terre après qu'ils en auraient disparu pour toujours. Tel est le fruit qu'ils se sont proposé de tant de dangers, de sueurs et de peines; telle a été l'ambition de ces âmes qu'on appelle grandes. Mais qui ne s'écrierait ici avec un véritable sage inspiré de Dieu: *Vanité des vanités, et il n'y a que vanité?* Que sert en effet à ce conquérant d'avoir régné sur de vastes états, quand de tout ce qu'il possédait, il ne lui reste enfin qu'un peu de poussière, avec laquelle il confond la sienne? que devient cette puissance superbe, dont il faisait sentir le poids à des nations entières, quand les derniers de ses sujets foulent à leurs pieds ses cendres? *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas* (1). Que reste-t-il à ce savant de tant de connaissances et de lumières; à cet orateur, à cet écrivain célèbre, de ce feu du génie dont il s'enorgueillissait, quand tout est allé s'éteindre dans les glaces et les ombres de la mort? *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas*. Qu'importe une immortalité en idée, à celui qui en effet n'est plus? et que lui revient-il alors d'une vaine renommée, dont le bruit n'est point entendu dans la tombe? *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas*.

Voyons si les Saints ont eu une ambition plus noble, et s'ils ont porté plus haut leurs pensées et leurs vues. Les Saints ont mesuré des yeux la terre entière, ils l'ont comparée avec l'immensité de leur cœur, et ils l'ont trouvée petite. Ils n'auraient pas accepté pour leur héritage l'empire de l'univers. Ils avaient compris que ce n'est pas ici la patrie des enfans de Dieu, mais un lieu d'exil et de passage; que ce monde visible, malgré toutes les merveilles qu'il renferme, n'est pas le chef-d'œuvre des mains du Créateur, mais seulement l'esquisse et l'ébauche d'un autre monde plus grand et plus parfait, où la magnificence divine s'est déployée tout entière. Ils sa-

(1) Eccli. I, 2.

vaient qu'au-delà de cette vallée de larmes, de ce théâtre de misères, de désordres et de crimes, est le royaume de la sainteté et de la paix, où il n'y a plus ni vicissitude; ni crainte, ni douleur, et où les Elus de Dieu goûtent au sein d'un repos inaltérable, des délices toujours nouvelles. C'était vers ce séjour de la félicité immuable et permanente, que le cœur s'élançait sans cesse du milieu des objets périssables dont ils étaient entourés. C'était de cette patrie bienheureuse et de ces ineffables beautés, qu'ils ne se lassaient point de s'entretenir. Ils lisaient avec avidité tout ce que les livres sacrés en racontent; et ils se représentaient avec une joie inexprimable ces nouveaux cieux et cette nouvelle terre, ce soleil de justice qui n'a point de couchant, ce jour pur de l'éternité, cette cité merveilleuse que l'Agneau divin éclaire, que le torrent des voluptés divines arrose, qu'environne une enceinte de paix, que remplit l'abondance de tous les biens. Pleins de ces images ravissantes, ils s'écriaient dans des transports d'admiration: Quels sont donc tes charmes pour ceux qui t'habitent, ô cité du Dieu vivant! puisqu'à nous, qui te contemplons de si loin, tu parais déjà si glorieuse et si belle? Oh! que toutes les choses d'ici-bas nous semblent viles et méprisables auprès de ce qu'on raconte de toi: *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei* (1)! Ce n'était pas une immortalité chimérique, celle du nom et des souvenirs qu'ils se promettaient dans cette région de la vie, mais l'immortalité réelle et parfaite de tout leur être. Ils espéraient non-seulement que leur âme, cette substance spirituelle et incorruptible, vivrait à jamais; mais que ce corps de boue lui-même, après avoir subi, par sa dissolution, l'arrêt prononcé contre toute chair, *entendrait un jour dans le tombeau la voix du Fils de l'homme*; que sa cendre éteinte et sa poussière insensible se ranimerait au souffle de celui qui l'a tirée du néant; et qu'alors *renouvelant sa*

(1) Ps. LXXXVI, 3.

jeunesse comme celle de l'aigle, revêtu d'une force, d'une grâce, d'une beauté impérissables, il partagerait la gloire et le bonheur de l'âme à laquelle il serait réuni pour toujours.

Sans s'arrêter à des difficultés vaines, ni demander follement s'il est possible à la Toute-Puissance elle-même de rendre la vie après l'avoir ôtée, et de rassembler les élémens épars des mêmes membres qu'elle a formés, ils pensaient, avec une douce consolation, que, comme le grain se corrompt dans la terre pour se reproduire bientôt avec plus d'éclat, ainsi le corps du juste ne descendra dans la corruption que pour en sortir incorruptible; ne mourra que pour revivre immortel. Ils ne voyaient rien dans ce prodige qui ne répondît à la grandeur et à la bonté du Dieu qui fit l'homme à son image; ils y reconnaissaient un digne fruit de la mort du Dieu-Homme, un effet divin de sa glorieuse résurrection. Tandis que l'impie se repaît de l'espérance affreuse du néant, et que les enfans insensés du siècle bornent tous leurs desirs au temps qui s'échappe d'un vol si rapide, les Saints de tous les âges répètent ce que l'un d'entre eux disait, il y a plus de trois mille ans: Je sais que mon Rédempteur est vivant, qu'au dernier jour je sortirai du tombeau revêtu de cette même chair, et que dans ma chair je verrai mon Dieu; cette espérance est mon trésor que je garde précieusement dans le fond de mon cœur, et que je ne me laisserai point ravir: *Reposita est hæc spes mea in sinu meo* (1).

O espérance de voir et de posséder Dieu! sentiment noble et sublime! besoin des grands cœurs, que rien de borné ne peut satisfaire, et que l'infini peut seul remplir! ô âmes saintes, c'est de Dieu que vous étiez affamées et altérées sur la terre; c'est lui que vos vœux cherchaient dans le ciel même; et sans lui, toutes les délices de cette bienheureuse demeure auraient perdu leur charme et leur prix à vos yeux.

(1) Job. xix, 27.

Vous saviez qu'en lui seul était la source de tout bien, le centre de toute perfection, le lieu de votre repos et de votre béatitude. C'est là, c'est dans le sein de Dieu que votre esprit, avide de connaître, devait se rassasier de la plénitude de la science, contemplant la vérité dans son principe, embrassant d'un coup d'œil toutes choses, et voyant la lumière dans la lumière même: *In lumine tuo videbimus lumen* (1). C'est là que votre cœur devait étancher sa soif ardente du bonheur, contenter ses immenses desirs et son insatiable amour, recevoir une mesure pleine, comble, abondante et surabondante: *Mensuram bonam, et confertam, et coagitatam, et superfluentem* (2); c'est là que votre légitime et généreuse passion pour la véritable gloire devait être satisfaite, lorsque, couronnés de la main de Dieu, vous régneriez avec lui; que, plongés dans cet océan de gloire qui environne son trône, tout pénétrés de sa splendeur, vous deviendriez semblables à lui-même, comme le miroir qui réfléchit les rayons du soleil, brille de l'éclat de cet astre et renvoie tous ses feux: *Similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est* (3). L'esprit toujours fixé sur ces grands objets de vos desirs, vous planiez au-dessus des choses humaines; vous habitiez moins la terre que le ciel; vous regardiez la gloire de ce monde comme une fumée qui se dissipe dans les airs; les plaisirs des sens comme un opprobre; la vie comme une fleur qui se fane en un jour; toute la science et la sagesse du siècle ne vous paraissaient qu'ignorance et que folie; la possession de toutes les richesses de l'univers eût été à vos yeux une perte: *Quæ mihi fuerunt lucra, arbitratus sum detrimenta* (4). Mourir pour aller vivre avec Jésus-Christ, était l'unique gain dont vous

(1) Ps. xxxv, 10.

(2) Luc, vi, 38.

(3) I. Joan. iii, 2.

(4) Philip. iii, 7.

fussiez avides : *Mihi vivere Christus est, et mori la-  
crum* (1).

Sont-ce là, mes Frères, des pensées basses et ram-  
pantes? ne sont-ce pas plutôt les sentimens les plus  
élevés et les plus divins qui puissent entrer dans le  
cœur de l'homme? et puisque les seuls Saints les  
ont eus, n'ai-je pas raison de conclure qu'on ne  
trouve qu'en eux seuls cette élévation extraordinaire  
de vues et de pensées, qui est le premier caractère  
de la véritable grandeur? Passons maintenant au se-  
cond de ces caractères, qui est la sublimité du cou-  
rage, et voyons s'il n'en est pas un degré qu'il faut  
attribuer exclusivement aux Saints, c'est-à-dire aux  
héros formés par la religion.

#### SECOND POINT.

Je ne parle pas ici de ce courage qui affronte la  
mort dans les combats, vertu commune, et qu'on  
peut appeler presque vulgaire, puisque tous les guer-  
riers, ou l'ont reçue de la nature, ou l'acquièrent  
par la seule habitude du métier des armes. Si ce-  
pendant il s'agissait d'établir le parallèle sur cette  
bravoure même, y eut-il jamais de héros plus intré-  
pides à la guerre que les Josué, les Gédéon, les Da-  
vid, et ces vaillans Machabées qui versèrent tout  
leur sang pour leur religion et leur patrie? Et Mau-  
rice avec sa glorieuse légion thébaine, ne furent-ils  
point de valeureux soldats avant d'être d'illustres  
martyrs? Et le thaumaturge de nos Gaules, Martin  
de Tours, avant de devenir un saint pontife, n'avait-  
il pas porté l'épée et combattu avec honneur pour  
son prince? Et notre saint Louis, ne fut-il pas le mo-  
dèle des grands capitaines et des grands rois, aussi  
bien que des humbles et fervens chrétiens? Et les  
héros de sa race, qui, de nos jours encore (2), par

(1) Philip. 1, 21.

(2) A l'époque de la guerre d'Espagne, en 1823, sous la  
conduite du duc d'Angoulême.

de rapides et éclatantes victoires, sauvent les états  
et relèvent les trônes, ne sont-ils pas aussi fidèles  
imitateurs de sa piété au pied des autels, que de sa  
valeur à la tête des armées triomphantes? Mais, lais-  
sant la valeur guerrière, faisons remarquer dans les  
Saints d'autres genres de courage plus difficiles et  
plus rares.

Le monde, dont toutes les pensées sont fausses  
quand il veut juger de la religion, dont toutes les  
paroles sont des calomnies quand il parle des dis-  
ciples de Jésus-Christ, voudrait faire envisager la  
piété comme une faiblesse de cœur, et comme la  
vertu des lâches; lui, qui tremble devant l'ombre  
seule de la force et de la puissance, qui est toujours  
prêt à adorer les caprices des plus vils tyrans, qui  
ne manque jamais d'applaudir au crime heureux et à  
l'injustice triomphante, il traite de pusillanimité et  
de faiblesse la crainte de Dieu, cette crainte héroïque  
qui élève l'âme au-dessus de toutes les autres crain-  
tes, qui la rend indépendante de tous les événemens  
et de toutes les créatures, qui enseigne elle seule à  
tout sacrifier, à tout braver, à tout souffrir. Est-ce  
bien pour les âmes pusillanimes qu'a été fait l'Evan-  
gile, qui maudit les timides, et les range avec les hy-  
pocrites et les adultères? Etaient-ce des hommes  
sans cœur que Jésus-Christ appelait à sa suite, lors-  
qu'il disait que le royaume des cieus souffre vio-  
lence, et que ce sont les violens qui le ravissent?  
Faut-il donc un courage médiocre, pour se dé-  
pouiller de toutes choses, et se renoncer soi-même,  
pour se dévouer aux ignominies et aux outrages, aux  
tourmens et à la plus cruelle mort? N'est-ce pas ce  
qu'ont fait les Saints?

Voyez ces riches vendre tout ce qu'ils possèdent,  
en distribuer le produit aux pauvres, et se condam-  
ner eux-mêmes à toutes les rigueurs de l'extrême  
pauvreté; sortir de leurs magnifiques palais, pour  
s'enfoncer dans d'affreuses solitudes; quitter la mol-  
lesse de leurs lits somptueux, pour aller prendre un

pénible repos sur les rochers nus, et dans des antres sauvages; remplacer les mets délicats et les vins exquis de leur table, par l'eau des fontaines, par les dattes du désert, et souvent par l'herbe des champs; s'imposer de longues veilles, un jeûne presque continu, un silence non interrompu; souffrir sans adoucissement le froid piquant des hivers et l'ardeur brûlante des étés; immoler enfin aux austérités les plus effrayantes de la pénitence, une chair accoutumée aux délices. Tels furent les Paul, les Arsène, les Pélagie, les Marie d'Egypte, et tant d'autres que je pourrais nommer. Comparez, et dites-moi si leur courage a surpassé celui de tant de grands hommes prétendus, qui ne refusèrent jamais rien à la nature.

Ce courage est cependant encore plus facile que celui qui brave les railleries et les outrages, qui se soutient dans les opprobres et les mépris injustes. Combien d'âmes, qu'on regarde d'ailleurs comme fortes et généreuses, succombent au respect humain, et n'oseraient ni professer la foi qu'elles estimaient en secret, ni pratiquer la vertu qu'elles aiment, par la crainte des dérisions et des censures d'un monde ennemi de la piété et de l'innocence! Combien de ceux à qui l'on a donné le nom de héros, ont été inconsolables d'une humiliation, n'ont pu supporter une marque de dédain, et, après avoir reçu un affront, souvent léger, n'ont vu de remède à la plaie profonde de leur cœur, que dans leur mort, ou celle de l'imprudent qui les avait offensés! Oh! qu'ils étaient supérieurs à ces faiblesses de l'amour-propre, la plus superbe et la plus lâche des passions du cœur humain, ceux qui savaient non-seulement pardonner une injure, mais en aimer l'auteur, et ne se venger que par des bienfaits; ceux qui, réduisant l'opinion bruyante de la multitude des hommes à sa juste valeur, la comptaient pour rien, et, prenant pour règle, non les discours d'autrui, mais leur conscience, disaient avec une simplicité sublime et une humble

fiereté: Peu m'importent vos jugemens, ô hommes; celui qui me juge, c'est Dieu: *Qui autem judicat me, Dominus est* (1); qui marchaient à travers les clameurs, les insultes, les calomnies de ce monde frivole et corrompu, sans se détourner un seul instant du grand but vers lequel ils tendaient; qui, loin de craindre les mépris et les opprobres que leur attirait la vertu, les recherchaient au contraire, et y mettaient leur gloire! Que vous me paraissent grands, ô Apôtres de mon Sauveur! lorsque après avoir subi devant le conseil des Juifs une humiliante flagellation, vous sortez pleins de joie: *Ibant gaudentes à conspectu concilii* (2); parce que vous avez été jugés dignes de souffrir l'ignominie pour le nom de Jésus: *Quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati* (3)! Que vous me semblez au-dessus de l'homme, ô Paul, lorsque vous vous glorifiez en termes si magnifiques, non d'avoir été ravi au troisième ciel, mais d'être sur la terre nu, errant, proscrit, chargé de chaînes; que vous comptez avec complaisance et comme vos titres d'honneur, les outrages qui vous ont été faits pour l'Évangile, les coups de verges et les soufflets que vous avez reçus, les prisons où vous avez été jeté avec les malfaiteurs; et, qu'en étalant ces prodigieuses humiliations, vous vous écriez avec l'accent du triomphe: Nous sommes un spectacle digne du ciel et de la terre, des anges et des hommes: *Spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus* (4). Pourquoi, saint Apôtre? Parce que nous n'avons cessé d'être le rebut et la balayure du monde: *Tanquam purgamenta hujus mundi, . . . omnium peripsema usque adhuc* (5). Oh! les dignes disciples d'un maître rassasié d'opprobres, et crucifié entre deux criminels! Voilà un genre

(1) I. Cor. IV, 4.

(2) Act. V, 41.

(3) Act. V, 41.

(4) I. Cor. IV, 9.

(5) I. Cor. IV, 13.

de courage inconnu aux héros du siècle, dont ils n'eurent pas même l'idée, et qui ne pouvait appartenir qu'à ceux qui avaient foulé à leurs pieds toute la bassesse et la lâcheté de l'orgueil humain; qui, par la vertu toute-puissante du Dieu anéanti jusqu'à la croix, s'étaient vaincus et anéantis eux-mêmes.

Mais, dira-t-on peut-être, si les grands hommes du siècle n'ont pas eu cette sorte de courage, ils en ont eu d'une autre espèce; et l'on peut citer de plusieurs d'entre eux, des traits admirables de fermeté et de constance, de dévouement héroïque, de force invincible dans les supplices, et jusque dans les bras de la mort. Je l'avoue, mes Frères, il en est des exemples, et qui méritent tous les applaudissemens qu'on leur donne. Que répondrons-nous donc? et faudrait-il que les Saints cèdent ici la palme? Ah! paraissez, martyrs de Jésus-Christ; descendez dans la lice, troupe innombrable de héros de tout rang, de toute condition, de tout sexe et de tout âge. Venez d'abord, montrez-nous vos glorieuses cicatrices et vos trophées, vous, nobles vieillards, qui, sous des cheveux blancs, et dans ces corps affaiblis par les années, fites paraître une vigueur que la nature ne donne point à la plus robuste jeunesse, opposâtes comme un mur aux ennemis de la foi votre vénérable caducité, et vîtes échouer et se briser contre elle toute l'inhumanité des tyrans, et toute la rage de leurs satellités. Venez, vous, généreux enfans, qui, dès l'entrée de la vie, sûtes mourir pour votre Dieu; qui vous jouiez avec les instrumens des tortures et au milieu des bourreaux acharnés, et qu'on vit sourire, en expirant, à la couronne du martyr que vous tendait une main invisible. Venez, vous, ô femmes fortes, ô vierges intrépides, qui, oubliant la faiblesse naturelle de votre sexe, couriez au-devant des bêtes féroces prêtes à vous dévorer, vous précipitiez dans les flammes, ou lassiez la fureur de ceux qui épuisaient en vain contre vous les inventions et

les raffinemens de la plus atroce cruauté. Venez enfin, vous tous, qui que vous soyez, qui, au milieu des chevalets, des ongles de fer et des brasiers ardens, au milieu des débris épars de vos membres mutilés, des flots de sang qui coulaient autour de vous, des mille formes hideuses de la mort dont vous étiez environnés, le front serein, les yeux fixés vers le ciel, le nom de Jésus sur les lèvres, la joie peinte dans tous les traits, sembliez moins des mourans que des triomphateurs; étonniez, confondiez les persécuteurs par un héroïsme sans exemple; forciez tout un peuple idolâtre à s'écrier, qu'il y avait quelque chose de divin dans votre constance; désarmiez souvent vos bourreaux eux-mêmes, et les voyiez tomber à vos pieds tremblans et convertis. Où sont-ils, ô martyrs, ceux qui oseraient se dire vos rivaux, et vous disputer le prix du courage? C'est vous qui avez vaincu le monde, et l'avez courbé sous le joug de l'Evangile; c'est vous qui êtes venu d'une grande tribulation, qui avez blanchi vos vêtemens dans le sang de l'Agneau; et qui, maintenant la tête ceinte de l'auréole immortelle, brillez comme des astres parmi les enfans de Dieu, tandis qu'il ne reste à tant de vains héros, esclaves de leurs passions, et martyrs d'un fol orgueil, qu'une confusion et une ignominie éternelle.

Les Saints l'emportent donc encore, mes Frères, par cette sublimité de courage, second caractère de la véritable grandeur. Montrons enfin que le troisième et dernier caractère, qui consiste en des œuvres grandes et merveilleuses, ne leur appartient pas moins éminemment que les deux premiers.

#### TROISIÈME POINT.

Les grands hommes font de grandes choses, et laissent après eux d'illustres monumens de leur gloire et de leurs vertus. Me demandera-t-on ce que les Saints ont donc fait de grand et de merveilleux?

Ah! mes Frères, qu'il m'est facile de répondre! et quel champ s'ouvrirait ici devant moi, si le temps me permettait de le parcourir! Je passerais en revue tout ce que les siècles anciens et les âges modernes ont produit d'hommes célèbres en tout genre, et je les défierais tous d'oser mettre leurs œuvres les plus vantées en parallèle avec celles des Saints; je demanderais, par exemple, à un Solon et à un Lycurgue, si leurs lois éphémères peuvent entrer en comparaison avec la législation d'un Moïse, qui subsiste encore dans toute sa force au bout de trois mille ans, qui prolonge au-delà de toutes les bornes connues l'existence du peuple à qui elle fut donnée, qui, par un phénomène inexplicable, le conserve sans mélange au milieu de toutes les nations parmi lesquelles il est dispersé, le fait survivre à toutes, et lui imprime un caractère unique d'immortalité. Je demanderais avec la même confiance aux poètes renommés de Rome et de la Grèce, lequel de leurs chants ils oseront opposer aux cantiques sublimes de David, aux tendres gémissemens de Jérémie pleurant sur les ruines du temple et de la cité sainte, aux menaces foudroyantes d'Isaïe, qui semble, du haut des cieus, lancer le tonnerre; et je leur dirais: on trouve dans vos écrits le génie de l'homme imitant l'inspiration divine; on trouve dans ceux des prophètes, la véritable inspiration divine, éclipsant tous les efforts de l'esprit humain. Je m'adresserais ensuite aux plus fameux orateurs des siècles d'Auguste et de Périclès, et je les forcerais d'avouer, que les Grégoire de Nazianze, les Basile, les Chrysostôme, les Ambroise, les ont souvent surpassés en éloquence. J'appellerais les historiens, et je leur ferais sentir combien leurs plus beaux récits le cèdent à cette histoire simple et magnifique de l'origine des choses, où le Créateur nous est montré tirant d'un mot le ciel et la terre du néant, débrouillant d'une parole le chaos, ordonnant à la lumière d'être, et obéi par la lumière qui existe à sa voix, lançant dans leurs routes les deux

grands lumineux à qui il a donné l'empire du jour et de la nuit, et semant les étoiles dans l'espace. Je ferais comparaître ces philosophes orgueilleux dont quelques-uns furent appelés divins; ils, rougiraient de leurs déclamations pompeuses et stériles, de leur fausse sagesse, et de leur honteuse morale, à la vue de l'Evangile qui répandit tout-à-coup dans le monde une lumière si pure et si nouvelle; qui, sans pompe de paroles, enseigna toutes les vérités grandes et nécessaires, fit connaître le vrai Dieu et le seul culte digne de lui, posa les principes éternels des mœurs, et apprit aux hommes à aimer et pratiquer les vertus, sur lesquelles ces vains discoureurs n'avaient su que disputer. Viendraient ensuite les conquérans: que leur opposerais-je, Chrétiens? une conquête bien plus rapide, plus étendue, plus étonnante que les leurs; celle de l'univers faite en peu d'années par douze pauvres pêcheurs, sans armée, sans trésors, sans assistance humaine, par la seule vertu de cette divine croix, qui souleva d'abord contre elle toutes les puissances de la terre, et bientôt les abattit toutes à ses pieds. Les fondateurs de royaumes et d'empires paraîtraient à leur tour: je leur montrerais l'Eglise, ce royaume tout à la fois spirituel et visible, étendu de l'occident à l'aurore, subsistant sur sa base immobile depuis dix-huit siècles, et défiant tous les efforts de l'enfer et du monde; et je leur demanderais qui d'entre eux a fondé une société aussi grande, aussi durable, aussi sagement gouvernée, qui ait résisté à autant d'orages, qui offre les mêmes garans d'une perpétuité sans fin. Les bienfaiteurs de l'humanité se présenteraient aussi: hélas! en est-il beaucoup de véritables bienfaiteurs des hommes, parmi ces grands personnages que le monde célèbre? mais enfin, quels qu'ils puissent être, qu'ils s'avancent. Vous me suffisez vous seul, pour éclipser toutes leurs œuvres, ô Vincent de Paul! vous qui, pauvre vous-même, sîtes, par les ressources miraculeuses de votre charité, nourrir